

ORAN, Ma Patrie

I. - CE QU'ETAIT NOTRE BONNE VILLE D'ORAN... CETTE GRANDE ET CHERE CITE QUI FUT FRANÇAISE

AVANT-PROPOS

« Ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne. La cité elle-même, on doit l'avouer, est laide. »

C'est en ces termes qu'un grand écrivain, le regretté Albert Camus, ouvre la première page de « La Peste », ce livre qui, pour des esprits peu avertis, ou pas du tout, a fait des Oranais des pestiférés sur plus d'un plan.

Ce premier coup de patte à l'endroit de notre cité, où il vécut, croyons-nous, après le désastre de 1940 et jusqu'après le débarquement allié de 1942, est suivi d'une véritable volée de bois vert, à tel point que bon nombre de nos concitoyens ayant lu ce remarquable ouvrage s'en émurent et jugèrent inadmissibles les termes employés. Que déclinent, en effet, ceux qui n'ont pas lu « La Peste » (au demeurant un ouvrage de grande valeur) après ce morceau de choix :

« Comment faire imaginer, par exemple, une ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'ailes, ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire. Le printemps s'annonce seulement par la qualité de l'air ou par les corbeilles de fleurs que de petits vendeurs ramènent des banlieues ; c'est un printemps que l'on vend sur les marchés. Pendant l'été, le soleil incendie les maisons trop riches et couvre les murs d'une cendre grise ; on ne peut plus vivre alors que dans l'ombre des volets clos. En automne c'est, au contraire, un déluge de boue. Les beaux jours viennent seulement en hiver. »

Quelle mouche oranaise a donc piqué Camus, pour avoir asséné un tel coup de massue à notre ville ? Mais était-ce bien de notre ville qu'il parlait, cet Oran où il vit « les jardins de palmiers et de grenadiers (?) qui s'étendent devant le porche » de la cathédrale.

Oui, cette ville que « ne retient pas (ou ne pénètre pas) l'esprit » — je n'ai plus en mémoire les termes précis — a déçu Camus, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. On en cherchera longtemps la raison. Seules les personnes qui l'ont alors approché et fréquenté auraient pu nous éclairer. Elles étaient rares, car la plupart des Oranais de sa génération, la nôtre, étaient soit derrière les barbelés des Oflag et des Stalag, soit en Syrie.

On comprendra que je parle d'Oran en d'autres termes ; c'est mon berceau que j'évoque et il fut doux, il fut chaud, il fut rayonnant. L'ai-je mal vu ? Mon Dieu, c'est bien possible : les yeux du cœur ont une vision très particulière. Et pourtant, d'autres qui n'étaient pas Oranais l'ont vu comme je l'ai vu, l'ont aimé comme je l'ai aimé.

Paul-Yves SEBILLOT, rédacteur à « La France moderne », journal d'informations coloniales, dans un article écrit vers 1934 et intitulé « Le Charme et le Pittoresque de la Ville d'Oran », a laissé ce témoignage :

« Avant d'avoir habité l'Algérie et visité Oran, j'avais été attiré depuis mon enfance vers ce pays et vers cette ville, simples lieux géographiques pour l'écolier que j'étais alors, par l'expression radieuse que prenait le visage ridé d'un ami de mon père « lorsqu'il disait, prélude invariable d'une anecdote ou d'un récit : « QUAND J'ETAIS A ORAN... »

« De simples phrases de ce genre se gravent dans un jeune cerveau. Si ce vieillard aimé et respecté parlait ainsi de cette mystérieuse Algérie et du charme de la Ville d'Oran, c'est que réellement elle devait présenter un attrait particulier, être une de ces cités où la vie et le climat sont agréables. Et quand à mon tour j'allai à Oran, je compris pourquoi ce vieil ami en avait conservé un si cher souvenir. ORAN est une des plus belles perles citadines enchâssées dans le radieux écrin de la Méditerranée. »

Paul-Yves SEBILLOT ne dit pas n'avoir rencontré ni battements d'ailes ni froissements de feuilles, ni entendu le chant des oiseaux ; il les a sentis...

... comme Angèle Maraval-Berthoin, comme Blanche Bendahan, comme Eugène Crück, comme Sym Sanchidrian, comme Edmond Arnaud et sa pléiade de Mostaganem, comme Yvonne Aboucaya de l'Alliance Française de Tlemcen, comme tous les êtres sensibles qui peuplaient amplement notre chère province, parmi lesquels je ne saurais oublier le Proviseur Emile Janier, président des « Amis du vieux Tlemcen », ni Francis Llabador de Nemours, ni Roland Villot d'Arzew, ni ce grand journaliste que fut Alfred Cazes, ni Léopold Gomez, ni Yvan Pitollet...

CETTE VILLE AUX CENT VISAGES

Avec une indicible émotion, avec amertume, avec colère, aussi, le cœur gros à éclater, durant de longues, de très longues nuits, j'ai essayé d'évoquer Oran, cette « Ville aux Cent Visages » comme on l'a si justement qualifiée. Ces pages je les livre à la méditation, au jugement, à la joie ou à la peine des lecteurs de « l'Echo de l'Oranie ».

Si d'aventure certains passages devaient choquer quelques-uns d'entre eux, on ne sait jamais, qu'ils ne me reprochent surtout pas de me trop pencher encore sur le passé ; qu'ils fassent preuve d'indulgence ; qu'ils veuillent bien, mes concitoyens surtout, ne pas me jeter la pierre comme on l'a jetée à tant d'entre nous depuis le douloureux exode.

Ces pages sont certainement passionnées et fatalement empreintes de regrets, de rancœur, de mépris. Ecrites dans le tohu-bohu d'un établissement de nuit où j'ai dû travailler plus d'une année, dans la longue et éœurante attente du règlement de ma pension de retraite, je les ai pensées intensément, retournées en tous sens, pesées pour tout dire. Je n'en retrancherai pas un seul mot car elles exprimaient bien mon état d'esprit d'alors... et d'aujourd'hui. J'en prends ici, délibérément, l'entière responsabilité, qu'elles plaisent ou non à qui que ce soit.

... Et voici ORAN, cette chère et grande cité qui fut FRANÇAISE sans référendum, sans acte de naturalisation, sans donation par testament.

**

« Ville aux Cent Visages », c'est-à-dire pleine de contrastes, qui provoquait toujours un enchantement pour le cœur et pour les yeux, au fur et à mesure qu'on en découvrait ses aspects nuancés ; mais elle n'avait qu'une seule âme, vraiment, sur le plan du patriotisme, du respect de la parole donnée, de l'amitié, de l'entraide, cette qualité qui fleurissait dans les quartiers populeux du vieil Oran, dans l'agglomération israélite, dans ces vivants faubourgs qui ceinturaient la ville.

On trouvera que j'exagère. Bien peu, en vérité. Un amour immodéré, dira-t-on. Peut-être... Mais tellement sincère, Comme le sont les grandes passions.

Tout de même, nous qui n'avons pas la mémoire courte, nous savons bien que notre Passion pour Oran n'avait d'égale que notre Passion pour la France. Nous nous souvenons de l'élan d'affection filiale qui nous soulevait pour ce que nous appelions « la Mère Patrie » (ô ironie de l'orthographe !), de l'affliction sincère qui nous étreignait chaque fois qu'une catastrophe — Fréjus n'a été qu'un exemple parmi tant d'autres — survenait en métropole, ou de l'enthousiasme débordant qui nous fouettait lorsqu'il

s'agissait d'une victoire sportive, d'un succès diplomatique, en un mot d'une belle réussite nationale. Et puis... et puis... a-t-on oublié 1939 et notre unanimité au moment du départ ? Peut-on aujourd'hui en dire autant ailleurs ? Et qui se trouvait en Tunisie fin 1942, et en Italie en 1943 ? Qui a fait le débarquement en Provence ? Qu'était l'Armée de Lattre et qu'était la division Leclerc ?

Qu'il est douloureux aujourd'hui de remonter dans ce passé, de sentir qu'on a brisé quelque chose en nous. Je dis NOUS parce que je sais que vous aussi — vous êtes nombreux à me l'avoir dit — avez vu mourir des sentiments qui nous étaient très chers.

De notre passé, il nous reste au moins le souvenir de nos amours et de nos amitiés. C'est pourquoi nous ne perdons aucune occasion de nous retrouver, c'est pourquoi nous attachons un tel prix à un écrit ou une image qui nous replonge dans ce qui fut notre vie.

Ce passé de nos amours et de nos amitiés, n'est-il pas désormais tout notre patrimoine ? Hélas ! oui, le seul patrimoine pour beaucoup d'entre nous qui n'avons pu — comme l'a dit le poète — goûter « au charme de la mort ».

**

« Ville aux Cent Visages » encore, par la variété de ses sites, de ses « types » humains, de ses histoires et légendes, par les multiples domaines où se manifestait le dynamisme rayonnant de ses populations, par les transformations constantes de sa structure qui témoignaient de sa progression extraordinaire sur tous les plans.

« Ville aux Cent Visages » qui n'en avait qu'un seul sur le plan de l'hospitalité, de l'esprit d'entreprise et de l'audace...

Quelle que fût leur appartenance sociale, politique ou religieuse, et quelle que fût leur ascendance, tous les Ora-nais — aux déchets près que comporte toute communauté — ont servi leur cité avec amour, l'ont animée avec foi et fierté, l'ont hissée au pavois avec un légitime orgueil, l'ont défendue, enfin, avec acharnement, abnégation et panache. Ils ont senti venir — et l'ont immédiatement maudit —, puis souffler de jour en jour plus fort — et l'ont combattu de toute leur âme — ce fameux Vent de l'Histoire, inventé par des truands et utilisé par la canaille, qui avec des sautes de... 12/7 par exemple, devait finalement les abattre.

« Ville aux Cent Visages » aux jours heureux et de labeur, mais d'un seul cœur et d'une seule âme aux heures d'enthousiasme comme aux heures de doute, comme aussi et surtout aux heures de résolution quand nous étions des « morts en sursis » face aux gardes d'une prétentieuse légitimité qui nous mitraillaient parce que nous chantions « la Marseillaise » et déployions le drapeau tricolore. Nous entendions alors, forcenés que nous étions, garder à la Patrie un morceau de terre française. Cette terre qui, pour chacun d'entre nous, était une réalité construite des mains, du cerveau, du cœur et de la volonté peu ordinaire de nos pères, cimentée de leur sueur, de leurs larmes et de leur sang. Une des choses, au surplus, qu'on ne jette pas aux orties comme une défroque pour sacrifier à la mode.

D'un cœur léger, avec un cynisme dont on chercherait en vain un exemple dans l'histoire des peuples, ON a délibérément abandonné le combat, alors qu'il était gagné. ON a menti pour désertir plus facilement. ON a foulé aux pieds l'Honneur et ON a condamné — ô tempora ! ô mores ! — ceux qui avaient tenté de le sauver.

(A suivre)

François RIOLAND.



Vue plongeante sur le Centre